

Quels principes les parents et éducateurs chrétiens peuvent-ils tirer de l'éducation positive, malheureusement dévoyée ?



Éducation

Vous avez dit « positive » ?

L'éducation positive, accueillie hier en France avec enthousiasme, est désormais accusée de tous les maux. Faut-il donc la rejeter comme une illusion dangereuse ou bien est-elle compatible avec une vision chrétienne de l'éducation ?

PAR PAULINE QUILLON

Quel parent ne souhaiterait donner à son enfant une éducation « positive » ou « bienveillante » ? Comment donc un tel consensus a-t-il pu devenir, en à peine cinq ans, un champ de bataille entre psychologues, psychiatres, éducateurs et parents, comme le signale le dernier coup d'éclat de la psychanalyste Caroline Goldman, qui a écrit, dans *Le Point*, une tribune pour dénoncer son introduction au sein des crèches françaises (voir p. 28-32) ? Le rêve d'une éducation enfin harmonieuse aurait-il tourné au cauchemar, ou s'agit-il d'un monstrueux malentendu ?

LA FAMEUSE ÉDUCATION AUX ÉMOTIONS

Rembobinons le fil. En 2006, le Conseil de l'Europe définit un standard éducatif inédit à soutenir, qu'il nomme « *parentalité positive* » (voir p. 30). Cet idéal, qui prône la non-violence et la reconnaissance de l'enfant comme un sujet de droit, s'inspire de multiples influences de psychologues américains sur la communication non violente, le renforcement positif du comportement (contre la punition) ou les découvertes

en psychologie positive sur les déterminants du bonheur à l'âge adulte et, parmi eux, la fameuse éducation aux émotions, présente partout désormais, jusqu'au dernier programme d'Éducation affective et sexuelle (voir encadré p. 33).

LE VER EST-IL DANS LE FRUIT ?

En France, à partir de 2010 et notamment des succès des livres de la psychothérapeute Isabelle Filliozat (*J'ai tout essayé*, Marabout) et de la pédiatre Catherine Gueguen (*Pour une enfance heureuse*, Pocket), l'éducation positive fait la une. Tout le monde s'y met : parents, éducateurs, Éducation nationale. Les ressources explosent : coachs, formations, ateliers, webinaires. Les neurosciences arrivent en renfort et semblent confirmer les recommandations des coachs en éducation.

Mais, très vite, la lune de miel vire à l'aigre. Des psychiatres dénoncent une approche naïve, qui renonce à donner des limites aux enfants. Des parents s'avouent épuisés, débordés (voir p. 32). De sorte que l'on s'interroge : l'éducation positive est-elle fondamentalement dévoyée ? Le ver est-il dans le fruit ? Ou le problème vient-il de ce qu'elle n'est pas ancrée dans une anthropologie chrétienne, qui lui permette de tenir à la fois la nécessité de combattre le mal présent dans le cœur de tout homme, dès la naissance, et l'idéal évangélique de douceur ? ■ **Pauline Quillon**

Le rêve d'une éducation enfin harmonieuse aurait-il tourné au cauchemar, ou s'agit-il d'un monstrueux malentendu ?

Caroline Goldman

« L'éducation positive est dévoyée »

La psychologue pour enfants Caroline Goldman alerte sur les conséquences néfastes d'une éducation positive à la française, qui censurerait toute possibilité, pour l'adulte, de donner à l'enfant des « *bornes limitantes* ».

Famille Chrétienne — Début septembre, vous avez rédigé, dans l'hebdomadaire *Le Point*, une tribune contre l'introduction, dans les crèches, d'une éducation positive dévoyée, selon vous. Pourquoi cette nouvelle prise de parole ?

Caroline Goldman — Un *Référentiel national de la qualité d'accueil du jeune enfant*, dans les crèches, est sorti officiellement en juillet, et j'ai été choquée par ce que je lisais. J'ai donc entrepris la rédaction de cette tribune. J'ai sollicité un groupe de professeurs de psychologie clinique et de pédopsychiatres, et ai très vite reçu leur soutien. En une semaine, six cents d'entre eux, associés à des directrices de crèches, chefs de service, assistantes maternelles, chercheurs du CNRS ou de l'Inserm, avocats spécialistes du droit des enfants, etc., l'ont également signée.

Si la pédopsychiatrie est unanime contre ce texte, comment a-t-il pu voir le jour ?

Par lobbying. Les apôtres de l'éducation positive dévoyée noyautent les pôles de pouvoir et les réunions des ministères.

« Arriver sur la scène médiatique pour déconstruire la vision d'une éducation bienveillante dont on a tous rêvé, ça n'est pas confortable ! »



N'ayant pas d'activité clinique, ils n'ont rien d'autre à faire que de promouvoir leur idéologie. Ce sont des militants. Parmi les sept membres du comité scientifique à l'origine de ce *Référentiel*, dont plusieurs sont des figures du marché de l'éducation positive dévoyée, plus de la majorité n'a jamais soigné d'enfant psychologiquement. Il semblerait pourtant cohérent que ceux qui parlent du psychisme infantile le côtoient...

Comment ont-ils pu avoir une telle influence médiatique et institutionnelle ?

Face à eux, pendant longtemps, il n'y a pas eu de contradicteur actif. Essentiellement parce que les vrais psy ont une activité professionnelle, sont dans le soin toute la journée. Depuis les années 2010, j'ai vu cette folie se déployer, et j'ai commencé à m'exprimer publiquement il y a trois ans. Mais il faut être honnête : arriver sur la scène médiatique pour déconstruire la vision d'une éducation bienveillante dont on a tous rêvé, cette lune de miel avec les enfants, ça n'est pas confortable ! Dévoiler les coulisses ingrates de la parentalité, c'est proposer un discours beaucoup moins séduisant...



● Née en 1975, **Caroline Goldman** est mère de quatre enfants et psychothérapeute, docteur en psychopathologie clinique. Connue pour son plaidoyer en faveur d'un retour aux limites éducatives et au *time out* (« temps mort »), elle a signé plusieurs livres sur l'éducation, dont le dernier, *Pourquoi ? Pour les ados de 12 à 15 ans. La psychologie expliquée aux adolescents* (Dunod).

Qu'est-ce qui est problématique dans ce texte ?

Le *Référentiel* reprend les éléments précédents des guides de la petite enfance, qui étaient très bien, comme l'importance de l'attachement, de prendre les bébés dans les bras, etc. Mais il est imbibé d'idéologie positive dévoyée. Je souscris à 100 % à l'éducation positive telle qu'elle est énoncée par la recherche scientifique et encouragée par les politiques de santé publique comme le Conseil de l'Europe, qui recommande des sanctions non violentes [à rebours de l'éducation positive à la française, qui les évacue le plus souvent, Ndlr] (*voir encadré p. 30*). Cependant, dans ce *Référentiel*, il y a notamment un axe qui fait éminemment débat. Il concerne les « pulsions » agressives de l'enfant, systématiquement renommées « émotions ». Et, selon le guide, « l'expression des émotions ne fait pas l'objet d'interdits : par exemple, la colère peut s'exprimer par des cris, des objets jetés... L'enfant doit pouvoir exprimer cette colère ».

Or, si une émotion doit effectivement être validée, légitimée (« Tu es triste, fâché »), une pulsion (agressive ou sexuelle) doit être contenue. De façon non violente, bien sûr, mais ferme, pour le bien de tous. Un enfant qui mord, tape, pousse

« Si une émotion doit effectivement être validée, légitimée, une pulsion (agressive ou sexuelle) doit être contenue. »

et crie, vivra le rejet de tous. À partir de 1 an, lorsque l'enfant peut marcher, courir et avoir un pouvoir d'action sur son corps et celui des autres, on doit peu à peu commencer à l'éduquer pour vivre en paix.

Ailleurs, il est également écrit que l'on ne pourra plus dire à un enfant : « Calme-toi » ou « Ça n'est pas grave ». Pourquoi est-ce un problème ?

Parce qu'inviter les enfants à un retour au calme, pour leur bien et celui de tous, n'est pas une idée incongrue ! Et qu'il est fondamental, dans l'éducation, de leur permettre d'opérer ce travail de hiérarchisation de la gravité des événements. Au départ, le petit n'est centré que sur lui-même et ses propres besoins et sensations : il ressent toutes les frustrations avec la même intensité. Il faut pouvoir lui dire : « Quand l'eau tache ton pantalon, ce n'est pas grave ; mais quand ton copain se fait renverser par une voiture, là, c'est grave. » Sans ce travail d'échelonnement didactique, comment parviendra-t-il à dédramatiser ce qui lui arrive et se décentrer de sa propre cause ? Nous connaissons tous des adultes qui restent incapables de cela. Ils sont qualifiés de « caractériels » et personne ne les supporte...

Les influenceuses de l'éducation positive en France, dont certaines font partie du comité scientifique à l'origine du *Référentiel*, rappellent pourtant le besoin de fixer un cadre et des limites.

Comment expliquez-vous cette contradiction ?

En effet, après avoir longtemps exprimé dans les médias le danger de poser des limites, elles ont récemment changé de discours et annoncent dorénavant, comme dans ce *Référentiel*, que les limites sont fondamentales pour le développement. Mais ce qui n'a pas changé, c'est l'absence totale de moyens méthodologiques d'y parvenir ! Dans leurs livres et leurs interventions publiques, on croise des conseils tour à tour périphériques et complètement incongrus (boire un verre d'eau, bien respirer, proposer « un câlin », sortir soi-même de l'espace commun, répéter inlassablement les mêmes consignes, encourager l'enfant à crier autant et aussi fort qu'il le souhaite en restant près de lui et dans une complète empathie, utiliser une « roue de la colère », etc.). Vous verriez la confusion dans la tête des enfants que je reçois en consultation ! Certains, maintenus dans un état de surexcitation depuis la prime enfance, font violence à leurs camarades puis sollicitent >>>

» un câlin, sans transition, auprès de leurs institutrices... qui accueillent ces séquences avec la perplexité que vous imaginez... Ces instructions rendent tout le monde fou !

« Plus l'enfant bénéficiera d'une écoute empathique, plus il développera sa propre empathie », argumente le Référentiel. Ce que vous observez dans votre clinique confirme-t-il cette idée ?

Ça n'est que partiellement juste. Pour devenir empathique, il faut qu'on nous ait montré le chemin, évidemment, mais aussi qu'on nous ait barré la route d'une diffusion pulsionnelle brute, primaire, égoïste. L'un ne fonctionnera jamais sans l'autre. Il faut de l'amour mais aussi des limites (efficaces). Je ne saurais dire combien de parents adorables j'ai vus arriver avec des enfants qui avaient pris le pouvoir sur eux. Nos cabinets sont envahis d'éducateurs sympathiques, chaleureux, prévenants, qui se font maltraiter par leurs enfants. C'est si triste !

Nous devons donc leur expliquer que toute expression pulsionnelle ne doit pas être accueillie avec les mêmes égards et que si leur enfant (qui va bien par ailleurs) s'énervait du petit déjeuner au coucher pour une brouille, le sous-texte, c'est : « Papa, Maman aidez-moi à m'arrêter, je ne sais pas le faire tout seul, je suis trop petit, j'ai besoin de vous. »

Le Référentiel – ainsi que les apôtres de l'éducation positive à la française – affirme que les punitions, comme mettre un enfant au coin, lui sont défavorables, sont proscrites par la loi et contre-productives. Est-ce vrai ?

Voilà encore un exemple de manipulation. Les représentants de l'éducation positive en France soutiennent que le « coin »



« Ma vision de l'enfance est paisible et joyeuse. Mais si un enfant réclame les limites et ne les obtient pas il continuera encore et encore à les appeler. »

est interdit, que c'est une « violence éducative ordinaire ». Mais c'est absolument faux. C'est l'« isolement » dans une famille qui l'est, c'est-à-dire lorsqu'un enfant est coupé de toute relation sociale.

Même chose pour la punition. La punition non violente n'est pas interdite, elle est même conseillée par toutes les politiques de santé publique ! Pour la simple et bonne raison que tout éducateur sait que parler, donner des instructions verbales aux enfants, ne suffit pas !

Toute punition n'implique-t-elle pas une violence, en ce qu'elle fait ressentir des sentiments négatifs, tels que la honte ?

En réalité, la violence éducative, c'est laisser l'enfant être violent. Celui que l'on a laissé malmener son entourage, est désespéré. Un enfant aspire à ce qu'on l'aide à sortir de cette posture de bourreau qui malmène ses proches.

L'ÉDUCATION POSITIVE, SELON LE CONSEIL DE L'EUROPE

Le Conseil de l'Europe promeut, depuis 2006, l'éducation positive en vue de mettre fin aux châtimements corporels. Un document intitulé *Instruments juridiques du Conseil de l'Europe relatifs à la politique familiale et aux droits de l'enfant* donne la définition suivante de l'éducation positive :

« Les enfants réussissent mieux quand leurs parents sont affectueux et encourageants, passent des moments privilégiés avec eux, cherchent à comprendre leurs expériences et leur comportement dans la vie, leur expliquent les règles à suivre, les complimentent lorsqu'ils se comportent bien,

réagissent à leur mauvaise conduite en expliquant pourquoi ils n'ont pas bien agi et en recourant, si nécessaire, à des punitions non violentes, comme leur imposer une mise à l'écart temporaire, leur faire réparer les dommages causés, ou encore leur donner moins d'argent de poche, et à d'autres sanctions de ce type, plutôt que de les punir sévèrement. »

La France a progressivement pris en compte ce combat contre les violences éducatives : la fessée est interdite depuis 2016 et, depuis, 2019, la loi interdit également les violences éducatives ordinaires, qu'elles soient psychologiques

ou physiques. L'enjeu étant que ces violences, loin d'éduquer l'enfant, peuvent induire des troubles, et l'amener à reproduire ces mêmes violences à l'âge adulte.

Quant au *time out* (« mise à l'écart temporaire ») remis à l'honneur par Caroline Goldman avec son livre *File dans ta chambre* (Dunod), il n'a jamais été question, pour le Conseil de l'Europe, de le déconseiller, comme l'affirmait une rumeur de 2022. En revanche, plusieurs associations, agacées des propos de la psychologue sur le *time out*, avaient effectivement sollicité le Conseil de l'Europe pour qu'il la bannisse. Sans effet. ■ P. Q.

« C'est une violence éducative que de laisser penser à un enfant que son mauvais comportement, c'est lui. Et de ne pas l'aider à en sortir. »

Nous, cliniciens d'enfants, le savons et nous pouvons l'affirmer : la honte, l'atteinte narcissique, la détestation de soi sont hautement tributaires de la façon dont on nous a permis de continuer à mener des actions détestables. Quand je suis devenue psy, j'ai rencontré de nombreux enfants souffrant de manque de confiance en eux, et j'ai aussi découvert qu'une des premières causes de cette souffrance narcissique, de ce mépris de soi, était de n'avoir pas été jugulés dans leur expression pulsionnelle agressive. Ceux-là parlent d'eux comme de petits diables, pensent qu'ils sont nés comme ça. C'est une violence éducative que de laisser penser à un enfant que son mauvais comportement, c'est lui. Et de ne pas l'aider à en sortir.

Les adversaires de la punition prétendent que toute interaction négative avec un enfant lui est néfaste.

Cela vous semble-t-il pertinent ?

C'est très candide. Un peu comme aspirer à un monde heureux sans police ni juge. Ma vision de l'enfance est paisible et joyeuse. Mais si un enfant réclame les limites et ne les obtient pas, il continuera encore et encore à les appeler. Sans ordre, aucune paix n'est possible. Pour qu'un enfant vive dans la joie, l'amour et l'harmonie, il lui faut des bornes limitantes intégrées. Ce que je préconise, c'est de « *se promener au paradis avec l'enfant, mais avec l'extincteur sur l'épaule* » ! Et l'extincteur, c'est le *time out* [ou mise à l'écart temporaire, Ndlr] ! On peut s'amuser, faire les fous avec les enfants, ne manger que des glaces un dimanche par mois, imiter tous les cousins quand ils ont le dos tourné et rire infiniment... Mais dès que l'un nuit sciemment au confort des autres, il doit être sorti calmement du groupe pour marquer l'interdit.

Mais quand l'enfant est pris dans une « tempête émotionnelle », à quoi bon le mettre à l'écart, s'il est débordé par ses émotions ?

Aucun enfant n'est débordé, si on ne le laisse pas déborder — je mets évidemment de côté les cas particuliers comme »»



LE MEXIQUE
des Mayas
et des
Conquistadors

25 JANV. - 5 FÉVR.
avec Virginie FOUTEL



LAOS
rêve d'Indochine
Souvenir Français

15 - 26 FÉVRIER
avec Frédéric PONS

VOYAGES CULTURELS
AVEC CONFÉRENCIER

www.odeia.fr

odeia+

LES VOYAGES QUI ONT UNE ÂME

» une nuit sans sommeil ou les enfants porteurs d'un trouble autistique, par exemple. Un enfant est hors de contrôle si on le laisse être hors de contrôle. Il doit trouver l'adulte tout de suite. De façon ferme et efficace, pour vite passer à autre chose (s'aimer, se câliner, rire et réfléchir ensemble, danser, chanter sous la pluie, rêver des prochains week-ends et des vacances à venir!).

Ce que l'idéologie positive dévoyée a semé de plus fou me semble être cela : que l'enfant pourrait tirer profit à partager ses crises, crier, se plaindre, mordre, pousser, taper, déranger, bref se satisfaire d'évoluer dans un état de tension permanent et de pouvoir malmenager son entourage. Et tout ça sous le sigle de la « bienveillance ». Quelle folie ! On a envie de crier à ces idéologues que l'enfance heureuse et sans crises est possible, et que nous en avons même le mode d'emploi !

Cette conception française de l'éducation positive a-t-elle beaucoup d'influence, selon vous ?

Je pense que les familles ont été un peu « décontaminées » de ce dogme depuis deux ou trois ans grâce à l'arrivée d'un autre discours dans les médias. Le mouvement « Ghetosorri » sur les réseaux sociaux s'en est fait le reflet (*voir encadré ci-contre*). Mais cette idéologie a eu le temps de gangrener le milieu de la petite enfance. Les parents des tout-petits ne sont pas encore confrontés à des enjeux éducatifs. Les premières années de vie de leur enfant excusent les attitudes sociales encore immatures. Mais les effets sont très vite là. Tous les jours, je reçois une vingtaine de messages de maîtresses de petite section, qui m'en racontent les conséquences...

Quelles sont, à long terme, les conséquences de cette éducation ?

Un jour, cet enfant trouvera la fiancée de son meilleur ami désirable, et il devra « s'empêcher », comme le disait Albert Camus. Et quand, à la fin, il aura un cours ennuyeux à 8 heures et qu'il neigera dehors, il devra trouver en lui les ressorts pour se lever. La vie est belle lorsque l'on ne se pose plus de questions inutiles sur ce que l'on doit faire. S'opère alors une libération du psychisme. Le problème du désir, c'est qu'il ne prend pas l'autre en compte. Il a envie de jeter, il jette ; de mordre, il mord. Or, à côté, il y a un autre. Je suis convaincue que tout l'enjeu d'une éducation vraiment positive est une éducation à la relation. ■ **Propos recueillis par Pauline Quillon**

**« À côté, il y a un autre.
Je suis convaincue
que tout l'enjeu d'une éducation
vraiment positive
est une éducation à la relation. »**

PARENTS

LES REPENTIS DE L'ÉDUCATION POSITIVE

Tandis que certains parents adoptent une vision radicale de l'éducation positive, d'autres, épuisés, s'en détournent.

« Éducation bienveillante... Et si on s'était tous plantés ? » En publiant ce podcast en août, Benjamin Muller, ancien chroniqueur de « La Maison des maternelles » (émission de France 5 sur la parentalité), a jeté un pavé dans la mare. *« Sur le terrain, dans les familles, à l'école, chez les psys, les discours changent, constate-t-il. Certains parents se sentent perdus. Certains enseignants, démunis. Et moi, comme beaucoup, je commence à me poser des questions. Est-ce qu'on a confondu bienveillance et absence de limites ? Est-ce qu'à force de vouloir être des parents parfaits, on oublie parfois d'éduquer ? »*

Pour la docteur en sciences Marie Chetrit, « désinfluenceuse » parentalité et autrice du *Guide anti-fake news de la parentalité* (Solar), « les parents lisent des contenus caricaturaux sur les réseaux sociaux, par exemple : il ne faut jamais laisser pleurer un enfant, parce qu'il va sécréter du cortisol qui abîme son cerveau. Ce sont des contenus basés sur des faits en partie vrais, mais tellement simplifiés, que les conclusions n'ont plus rien à voir ». Selon elle, cette éducation peut conduire à la culpabilisation des parents. *« Sur les forums, des parents se flagellent d'avoir crié, ils sont dévastés émotionnellement. Pour l'enfant, avoir un parent qui montre une fragilité sur sa posture de parent, ce n'est pas sécurisant. »* Anne-Laure Schneider, formatrice en discipline positive et formatrice Montessori, anime une communauté de quatre-vingts familles. Elle constate régulièrement « l'épuisement des parents ». À force de contenir toute émotion, à un moment, « la fatigue l'emporte, le parent éclate, a des gestes et des paroles qu'il regrette vraiment. J'entends très souvent : "Je n'ai jamais été aussi maltraitant avec mes enfants que maintenant !" Ces parents s'en veulent, certains laissent tout tomber et n'ont plus de repères ». Au point de nourrir la mouvance « Ghetosorri », mi-humoristique, mi-sérieuse, où certains se mettent en scène sur les réseaux sociaux en mauvais parents qui élèvent leurs enfants sans aucun principe ni soin. ■ **P. Q.**



EDITIONS MAGNUS

Éducation nationale La bienveillance à l'assaut de l'école

Dans un essai radical, Matthieu Grimpert, ancien enseignant en histoire, aujourd'hui attaché parlementaire, accuse l'éducation positive de détruire l'instruction scolaire.

Le constat de Matthieu Grimpert, dans *Bullshit bienveillance* (Magnus) est terrible : cette institution magnifique, l'Éducation nationale, est contaminée par le « mensonge ». Les notes sont gonflées, les appréciations sont dithyrambiques afin de ne pas « traumatiser » les enfants et réaliser l'égalité... Mais à entendre la dernière conférence de presse de la ministre de l'Éducation nationale démissionnaire, Elisabeth Borne — pas un mot sur le niveau scolaire, une heure sur le bien-être à l'école —, la mission de l'école a changé : il ne s'agit plus d'abord instruire, mais d'éduquer et de rendre heureux. Cherchez d'abord l'épanouissement de l'élève, la réussite scolaire viendra par surcroît. Pourtant, nous assistons à un drôle de paradoxe : plus l'école se veut bienveillante, plus la santé mentale des enfants s'effrite. Pour Matthieu Grimpert, cela ne fait aucun doute. La bienveillance dont se réclame l'Éducation nationale est telle que la définit Aristote dans son *Éthique à Nicomaque* : « Une affection superficielle ».

Un simulacre d'amour à visée narcissique et qui se substitue aux objectifs d'apprentissage, bien plus exigeants. « *La bienveillance s'affiche désormais dans les textes officiels du ministère de l'Éducation nationale, et dans les publications des organismes qui lui sont rattachés. Programmes, circulaires, bulletins, communiqués, discours : elle est partout* », constate celui qui fut aussi candidat pour le Rassemblement national. Dans les exigences de certains parents, aussi, qui volent au secours de leur enfant, dès qu'une note ou une punition ne leur convient pas — car la bienveillance est à sens unique et ne s'adresse jamais aux enseignants.

DES COURS D'EMPATHIE

On la trouve aussi dans quasi toutes les ressources pédagogiques officielles produites par le Réseau Canopé, organisme sous tutelle de l'Éducation nationale. Et maintenant, elle arrive dans les objectifs d'apprentissage eux-mêmes. Depuis septembre 2024, des cours d'empathie dans les écoles maternelles et élémentaires sont censés permettre de lutter contre le harcèlement entre élèves. Le nouveau programme d'Éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle est, pour sa part, empreint de la psychologie positive et vise, selon les textes officiels, « *le développement de compétences psychosociales* », soit l'identification des émotions, leur formulation, la capacité à utiliser les outils d'une communication non violente ainsi que « *la capacité des enfants et des adolescents à adopter des habitudes favorables à leur santé et à leur bien-être* ».

Matthieu Grimpert procède à un démontage flamboyant et impitoyable de cette psychologie positive, discute la légitimité de ses fondements anthropologiques et scientifiques, et procède à l'autopsie de l'Éducation nationale, gravement affaiblie par le pédagogisme et à qui l'on a injecté un virus supplémentaire. Cette bienveillance, selon lui, est néfaste : elle rend suspect tout effort, encouragement et exigence, et c'est-à-dire, incitation au courage ; et instaure le règne de la pulsion et des émotions à l'école. L'enseignant en appelle donc à un repli des enseignants sur leur mission première, l'instruction, sans prendre en compte qu'un enseignement qui ne vise pas la croissance de l'enfant est gravement amputé de sa raison d'être. Sans céder à cette « bullshit bienveillance », les enseignants ne peuvent faire l'économie d'une éducation intégrale, qui parle aussi bien à l'intelligence qu'au cœur. ■

P. Q.

Bullshit bienveillance.
Enquête sur la psychologie
positive à l'école
par **Matthieu Grimpert**,
Magnus, 222 p., 21 €.



Éducation chrétienne

Fondamentalement positive ?

Un ancrage dans la riche tradition éducative de l'Église permet de dépasser la querelle entre partisans de la bienveillance et ceux de la limite, offrant comme perspective la formation de la liberté orientée vers le bien.

A première vue, l'éducation, en Occident, a été marquée par le conseil du *Livre des Proverbes* : « Celui qui ménage les verges hait son fils, mais celui qui l'aime le corrige de bonne heure. » La révélation des violences commises à Bétharram a mis en lumière une survivance de cette vision brutale de l'enfant qu'il faudrait dresser, afin de contre-carrer en lui une nature pécheresse. Pourtant, loin d'être opposée à l'éducation bienveillante, la pensée chrétienne de l'éducation permet de sortir de l'opposition sans issue entre bienveillance d'un côté, et recherche de limites de l'autre.

Quand l'Église prend en main l'éducation, à la Contre-Réforme, elle marginalise progressivement les châtiments corporels. Dans *Conduite des écoles*, Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), fondateur de l'institut des Frères des écoles chrétiennes, édicte des règles rigoureuses : les Frères ne puniront que très rarement les élèves, ne jamais les qualifier de noms insultants et n'utiliser le châtimement corporel que lorsque tous les autres moyens auront échoué. À partir de 1870, les Lassalliens considèrent même les punitions corporelles comme « intolérables ».

« UNE LIBERTÉ QUI AIME »

Ce progressif adoucissement du regard reste cependant éloigné de notre conception d'une éducation positive. Don Jean Bosco, dont on retient volontiers les conseils éducatifs où prévalent la douceur et la confiance, « a été un peu vite simplifié au XX^e siècle », constate Ambroise Tourniol du Clos, agrégé d'histoire-géographie. Dans la tradition salésienne, l'éducateur doit se montrer proche des jeunes, jouer avec eux, les aimer et s'en faire aimer, en recréant une *familiarita*, un esprit de famille.

« L'expérience de la Miséricorde forme la liberté et permet ce système de la confiance et de l'alliance. »

Ambroise Tourniol du Clos

Toutefois, « Don Bosco propose de faire grandir la liberté des enfants en faisant confiance et en responsabilisant, précise l'enseignant. Cela n'empêche pas la punition ni l'exclusion, s'ils ne découlent pas de la colère ou de la méchanceté, mais d'un geste pédagogique ». Contrairement à l'éducation exclusivement positive, fondée sur « une vision trop naïve, rousseauiste, qui évacue le péché originel, la blessure de la volonté », Don Bosco propose, lui, « d'encourager la volonté à adhérer à ce que l'on propose ». Or, la volonté « s'éduque mal par la force, car l'enfant agira par peur ». C'est donc pour aider l'enfant à combattre ses défauts, que l'éducateur sera plein d'affection, et non uniquement pour lui permettre « de se découvrir lui-même », dans la logique contemporaine de développement personnel.

L'éducation chrétienne prend en compte l'enfant avec son corps, son cœur, son âme et son esprit.



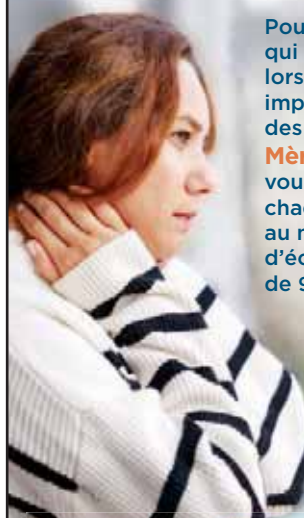
« L'Église a cherché à faire entrevoir à l'intelligence quel est son bien objectif et, par l'habitude de la vertu, à le choisir », ajoute Ambroise Tournyol du Clos. Cela suppose « que l'enfant soit en mesure de réprimer une volonté qui se chercherait trop elle-même. Cette vision de la liberté est déjà celle de saint Augustin : une liberté authentique est une liberté qui aime ». Cela implique deux rectificatifs à l'éducation positive : non, l'environnement (ni les parents) n'est pas (seul) responsable des transgressions de l'enfant ; ce dernier est libre, et sa liberté peut être mal orientée. Et non, l'enfant n'est pas débordé par des émotions qui le gouvernent, ni bonnes ni mauvaises : il est responsable de ce qu'il fait de ses émotions, aux antipodes d'une « influence freudienne, pour qui la volonté ne peut rien face à la toute-puissance des pulsions ; il s'agit d'accepter cette vie inconsciente qui s'impose à nous ». L'éducation positive pécherait donc par sa « base » : l'idée qu'elle se fait de l'enfant ne prend pas assez en compte à la fois la blessure de sa nature encline au mal et sa fondamentale liberté. Et pour cause, elle se présente comme une simple technique sur laquelle peut se greffer l'idée erronée d'un enfant à la fois fondamentalement bon et déterminé.

« AVOIR TOUJOURS EN VUE LA DIGNITÉ DE L'ENFANT »

Cependant, l'éducation positive pêche aussi par sa finalité, souligne Ambroise Tournyol du Clos. « L'enfant n'est pas à lui-même son propre monde. Le but de l'éducation n'est pas le bien-être que vise l'éducation positive, ce dernier n'est qu'un moyen. Le but, c'est le Salut de l'âme, c'est-à-dire aimer par soi-même, comprendre qui est Dieu et répondre à sa vocation. » Or, « pour le saint, les moyens d'une école sans fouet et sans punition sont la confession, la messe et la prière. L'expérience de la Miséricorde que permettent les sacrements forme la liberté et permet ce système de la confiance et de l'alliance ».

Pour Isabelle Chauliac, directrice de la Petite école du Bon Pasteur, à Paris, qui applique la pédagogie de Maria Montessori dans son essence chrétienne, cette dernière partage avec l'éducation positive de nombreux principes. Mais « dans la discipline positive, certains se refusent à dire non aux enfants. Maria Montessori, elle, est très ferme sur cela : il faut stopper le mal. "Il n'y a que le bien que nous devons craindre de détruire", disait-elle. Sans juger l'enfant, mais en portant sur lui un regard évangélique, pour qu'il s'en sorte toujours dignement. S'il arrive à l'éducation chrétienne de tomber dans le volontarisme en gagnant les vertus à la force du poignet, celles-ci se déploient naturellement dans l'environnement Montessori, préparé et conçu pour ce qu'est l'enfant, corps, cœur, âme, esprit ». C'est-à-dire non seulement une pédagogie où l'enfant demande à faire seul et où il en a la possibilité, mais aussi et surtout qui lui annonce qu'il est aimé inconditionnellement par le Christ Bon Pasteur. « C'est parce qu'il est aimé qu'il comprend qu'il doit aimer à son tour », ajoute l'éducatrice. En cela, l'éducation chrétienne est fondamentalement positive, puisqu'elle réconcilie le réalisme sur l'enfant et le sens de son inaltérable dignité. ■ P. Q.

Être écouté en toute liberté



Pour celles et ceux qui se questionnent lors d'une grossesse imprévue ou difficile, des écoutantes **Mère de Miséricorde** vous attendent chaque jour au numéro vert d'écoute de 9 h à 22 h.

0 800 746 966

Service & appel gratuits

Une écoute bienveillante et confidentielle



Mère de Miséricorde

Accueille, accompagne, prie.

www.meredemisericorde.org

© etnalmcreative / iStock



famille chrétienne

VOUS RECOMMANDE



20€

Emporte-pièce à sablés

Boutique des familles



www.boutiquedesfamilles.fr

LA BOUTIQUE DE FAMILLE CHRÉTIENNE